

Allemagne 1945 – 1949 : le temps de l'apocalypse

Images littéraires de l'Allemagne après l'effondrement du troisième Reich

Montage pour la lecture scénique

conçu et présenté par Thierry Feral

Le montage de textes qui va vous être présenté n'a d'autre objectif que d'illustrer ce que fut la situation en Allemagne après l'effondrement du troisième Reich.

On comprendra donc que l'on ait privilégié la chronologie historique, de mai 1945 à décembre 1949, sans tenir compte de la date de parution des ouvrages exploités.

Toutefois, il est à remarquer que les deux premiers titres cités sont sortis en 1993 et 1995, ce qui signifie que cinquante ans après la chute du nazisme, le traumatisme de ce qu'il avait produit restait toujours vivace dans la conscience allemande comme je l'ai documenté en 2003 dans mon livre *La Mémoire féconde*¹. Et à en croire la revue *Allemagne d'aujourd'hui* qui, en 2006, a publié un volumineux dossier sur « La présence du passé national-socialiste dans la littérature allemande contemporaine », le paysage littéraire germanophone actuel accorde toujours une place considérable à cette thématique avec des auteurs comme Thomas Medicus, Jürgen Schreiber, Dagmar Leupold, Ute Scheub, Corina Waffender, et bien d'autres sur lesquels la revue fait le point².

¹ Paris, L'Harmattan, 2003, pp. 99-135.

² *Allemagne d'aujourd'hui*, n° 178, octobre – décembre 2006.

Vous voyez donc que ce qui se passe durant ces journées de réflexion sur le nazisme ne relève pas de la ruminantion du passé mais d'un travail sur le passé que les Allemands conduisent toujours et dont d'autres pays feraient bien de s'inspirer quant à leur propre passé.

Il est en effet trop facile de manifester un refus voire, pour reprendre Erwin Chargaff, un « dégoût de l'histoire dès lors qu'il s'agit de ses propres hontes nationales »³. Comme l'a splendidement formulé Bernhard Schlink dans *Le Liseur* — et cela vaut pour tous les peuples —, il ne saurait être de présent et d'avenir « en étant aveugle à l'héritage dont nous sommes marqués et avec lequel nous devons vivre »⁴.

De fait, rejeter le passé, le scotomiser, ne peut que se terminer par un « retour du refoulé ». Il suffit pour cela d'une crise. Que les individus soient frappés de plein fouet par l'angoisse du chômage, l'insécurité économique, le sentiment de leur totale impuissance à maîtriser le quotidien, et l'on verra bientôt ressurgir les « rejetons de l'inconscient ». Alors seule la mémoire vivante et raisonnée de ce qui fut un jour sera susceptible de les détourner du pire.

Concernant l'Allemagne, cette mémoire vivante et raisonnée ne peut passer sous silence les souffrances que connut sa population de 1945 à 1949.

Mais il convient de ne pas déshistoriciser les faits et donc de ne jamais oublier que ces souffrances furent une conséquence de la politique impérialiste et barbare des nazis.

Loin de pouvoir être utilisées comme argument pour contrebalancer les exactions nazies, ce dont ne se privent pas certains réévaluateurs de la culture mémorielle, ces souffrances

³ in *Abscheu vor der Weltgeschichte*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1988.

⁴ Trad. fr. Bernard Lortholary, Paris, Gallimard, 1996, p. 170.

sont au contraire un chef d'accusation supplémentaire à porter au compte du national-socialisme.

C'est dans cette optique que je vous invite maintenant à écouter les comédiens.

1) Extraits du roman de Uwe Timm, *La Découverte de la saucisse au curry*⁵

La fin de l'alerte intervint une heure après. Dehors, une pluie fine s'était mise à tomber. Dans la rue, à quelques mètres seulement de la maison, il y avait un cratère de trois à quatre mètres de profondeur. En face, légèrement à l'oblique, le toit et l'étage supérieur d'une maison brûlaient. Des femmes sortaient de l'étage inférieur, portant du linge, une horloge, des vases. Sur le trottoir étaient disposés une petite table ronde avec dessus des draps soigneusement plis. Des lambeaux de rideaux en feu flottaient dans l'air. Les gens ne pleuraient pas ne criaient pas, ne se tordaient pas les mains de désespoir, mais transportaient, comme lors d'un banal déménagement, les choses légères hors de la maison dont le toit brûlait. D'autres passaient dans la rue, décontractés, non, indifférents. Une vieille femme était installée dans un fauteuil comme dans son salon, sauf qu'elle était assise sous la pluie, une cage à oiseaux sur les genoux.

Le 1^{er} mai 1945, l'émetteur de Hambourg diffusait la nouvelle suivante : le Führer, Adolf Hitler, est mort cet après-midi pour l'Allemagne, à son poste de commandement de la chancellerie du Reich, après avoir combattu le bolchevisme jusqu'à son dernier souffle.

Le 2 mai 1945, dans la matinée, la radio appelle à la résistance armée. Le speaker lit une communication officielle : « Hambourgeois, comportez-vous en Allemands dignes de ce

⁵ Trad. fr. Bernard Kreiss, Paris, Seuil, 1996.

nom. Ne sortez pas de drapeaux blancs. Les instances chargées d'assurer la sécurité de la ville continuent de fonctionner ». Les gens craignent que ça ne tourne aux combats de rue, comme à Berlin, à Breslau et à Königsberg : maisons aplaties sous les obus des mortiers, incendies tenaces, combats à la baïonnette dans les égouts.

Elle descendit l'escalier. En bas se tenait le chef d'îlot Lammers, sérieux comme le pape : « Vous n'avez pas entendu la nouvelle ? La radio l'a annoncé : Dönitz succède à Hitler, le grand-amiral Dönitz. Vous ne pouvez pas sortir, pas aujourd'hui, les Anglais ont décrété que tout le monde devait rester chez soi. Ils sont déjà à l'Hôtel de ville. Le commandant Wolz, commandant de la place, a capitulé sans conditions. Sans conditions, donc sans honneur ». « Vous pouvez toujours continuer le combat Monsieur Lammers, dit Lena Brückner, comme franc-tireur dans le *Werwolf*. Bien, et maintenant rendez-moi la clé de mon appartement. Nous n'avons plus besoin de responsable de la défense passive ». Elle remonta l'escalier, l'entendit grommeler dans son dos : « trahison, sac à morve ».

Je ne voulus pas le croire, mais les éditorialistes qui dans la dernière édition du 2 mai du « Journal de Hambourg » prônaient encore le combat jusqu'au dernier souffle pour la « victoire finale » étaient rigoureusement les mêmes qui, dans la première édition du 7 mai, se faisaient les interprètes dociles des décisions du haut commandement britannique. Et cependant, quelque chose avait changé dans ce bref intervalle. Les mots avaient retrouvé en partie leur signification perdue. Ils déformaient un peu moins la réalité. Des concepts tels que « résistance jusqu'au bout », « armes miracle », « bataillons de la tempête de la Communauté raciale populaire », tout cela s'était dissipé. La vie continuait. Cahin-caha.

Trois semaines après la capitulation, les femmes portant des seaux d'eau avaient disparu de la circulation car l'eau coulait de

nouveau au robinet. Le spectacle était devenu plus varié et l'on voyait toutes sortes de gens, entre autres des femmes élégamment vêtues qui venaient des quartiers chics pour troquer dans la Rue des Frères une partie de leur argenterie contre des denrées. Le port était proche et nombre d'habitants du quartier travaillaient là où des caisses ne cessaient de se briser pendant les opérations de déchargement, là où des cigarettes gisaient soudain, à portée de main, dans une resserre, là où le café en grains ruisselait constamment de l'un ou l'autre sac, là où des régimes de bananes venaient à se défaire malencontreusement. Des vendeurs à la sauvette se tenaient dans l'entrée des maisons, proposant aux passants quartiers de lard et saucisses variées. Ceci dit, pour une grande partie de la population, il n'était pas devenu plus facile de se procurer des denrées. Les Anglais géraient le système des bons de rationnement, de même qu'ils géraient l'Office de l'approvisionnement. Mais il y avait des frictions entre les producteurs et les autorités. Et des luttes intestines au sein même de l'autorité : prévarication, détournement et vol prirent de l'ampleur. Pas uniquement parce que ceux qui pratiquaient le recel et constituaient des stocks privés ne craignaient plus d'être emprisonnés, voir décapités, mais parce que l'ennemi était aux commandes de la nouvelle administration. Ne tentait-on pas, il y a quelque temps encore, de lui faire rendre gorge, à cette perfide Albion, peuplée de Tommies, gouvernée par des ploutocrates ? Tous les moyens étaient bons pour les rouler dans la farine. Après tout, ce n'était pas le compatriote mais l'adversaire qui était dupé.

Quelques jours plus tard, Lena Brückner vit les photos dans les journaux. Des photos qui lui coupèrent l'appétit bien qu'elle n'eût rien mangé le matin, des photos qui la plongèrent dans un état second, des photos qui la questionnaient sur ce qu'elle avait pensé et vu ou plutôt sur ce qu'elle n'avait pas voulu penser ni voir tout au long de ces dernières années. C'étaient les photos que beaucoup, pour ne pas dire la plupart et même tous les Allemands purent voir à ce moment-là. Les photos des

camps libérés par les Alliés. Dachau, Buchenwald, Bergen-Belsen. Des wagons pleins de cadavres, de squelettes auxquels il ne restait que la peau sur les os. Sur l'une d'elles, on voyait des hommes et des femmes de la SS en train de charger les wagons de ces squelettes. Quelques SS avaient retroussé leurs manches pour faire le travail. Ils mettaient visiblement du cœur à l'ouvrage. Certains prisonniers encore vivants étaient couchés ça et là, totalement apathiques, des agonisants. « J'ai marché dans les rues bombardées, longtemps, c'est en marchant que je réfléchis le mieux. Ça avait été une belle ville et maintenant elle était en ruine, cendre et débris, et je pensai : juste retour des choses. Et puis tout d'un coup je pensai : est-ce que toute cette affaire de juifs ne serait pas que de la propagande ennemie ? Peut-être que tout ça est faux ! Les photos peuvent être truquées... Mais non, pas à ce point. Il y avait des montagnes de cadavres, des fosses pleines de cadavres, des corps tordus, décharnés, couchés pêle-mêle, tête-bêche, cranes rasés, orbites noires, têtes de morts. À ne pas le croire. Mais ensuite je songeais aux juifs que j'avais connu. Ils avaient disparu. Certains avant la guerre, les autres, souvent plus vieux, pendant la guerre. Je songeai à Madame Levinson ». C'était un matin en 1942. Place du Grand Marché. Là se trouvait une fondation pour juifs nécessiteux. Lena Brückner avait vu deux camions militaires garés devant la fondation. Les vieux étaient rangés en file indienne, avec leur sac ou leur petite valise en carton. On les poussait dans les camions. Lena Brückner aperçut Madame Levinson, la veuve du mercier Levinson. Un SS lui avait pris sa valise des mains et elle avait été hissée dans le camion par deux mains gantées. De là-haut, elle avait adressé un signe de main furtif à Lena Brückner, le signe de main que l'on fait d'ordinaire lorsqu'on s'en va. Lena Brückner lui avait retourné son salut, mais non moins furtivement, si bien qu'elle se sentit toute honteuse après coup, en poursuivant son chemin. Et elle s'était évidemment demandé vers quelle destination on convoyait tous ces gens. Chacun supputait, quelque part à l'Est, dans des camps de concentration. Là ils disparaissaient. Il y avait un cheminot qui

habitait dans la rue de chez Lena Bruckner. Il lui avait raconté que des trains de marchandises bondés de gens partaient chaque jour vers l'Est. Le plus grand silence régnait dans ces trains. Parfois, quand un train s'arrêtait dans une gare de marchandises, on pouvait voir des mains se tendre par les lucarnes d'aération des wagons à bestiaux. Les mains réclamaient du pain et de l'eau. Et puis il y avait beaucoup de choses qui gisaient le long de la voie, des chaussures, des dentiers. « Des dentiers ? » - « Oui ! » - « Mais pourquoi ? » - « Aucune idée », avait dit le cheminot. Elle rentra chez elle, s'assit à la table de la cuisine et pleura.

Puis les hommes ont commencé à rentrer de captivité, en janvier 1946. Et un beau jour, en mars, on sonne à la porte et il est là sur le palier. Son mari, rentré de Russie où il était prisonnier. Jürgen, son fils, est assis dans la cuisine. Les Américains l'avaient rapidement libéré ; à seize ans, c'était encore un enfant. On ne trouvait pas de place d'apprenti à cet âge, alors Jürgen travaillait à trier les décombres, à en retirer les tuiles entières ou cassées en deux. « Salut », lui lance le mari. Jürgen reste assis à la table de la cuisine, comme pétrifié. Ce type qui rapplique et déclare tout de go : « Je suis ton père ». Jürgen avait dix ans la dernière fois qu'il l'avait vu. Le mari veut embrasser sa femme. « Un moment, qu'elle dit, et après avoir renvoyé le petit : « Qu'est-ce que tu viens faire ici ? » - « Eh bien ma foi, m'occuper des enfants » et il se rend à l'armoire. Il en tire son complet bleu. « Où est le gris ? » - « Je l'ai échangé ». Elle avait dit cela sur un ton plutôt arrogant et lui avait montré l'uniforme de marin. Il examine la veste. Il la dévisage. Elle voit sur son visage qu'il débat avec lui-même, qu'il réfléchit à ce qui convient de faire. Doit-il monter sur ses grands chevaux, dire ce qu'à sa place beaucoup d'hommes disaient à l'époque en pareille situation : « Comme ça, pendant que je risquais ma peau, toi, tu te faisais sauter par un autre ! ». Mais il se dit que c'est la dernière chose à dire...

2) Extraits du roman de Dieter Forte, *Le Garçon aux semelles de sang*⁶

Le Führer était mort, un grand amiral gouvernait à présent le Reich depuis une petite ville du Nord, la victoire était la défaite, quand est-ce qu'on en finirait ? Il s'assit dans l'escalier qui donnait au-dehors et regarda la rue principale. Il vit un homme qui, à pas fatigués et lents, marchait au milieu de la chaussée en direction de la forêt, un homme impossible à décrire, une créature fantomatique. Il avait un trou à la hanche, boitait en s'appuyant sur une béquille qui lui montait jusqu'à l'aisselle ; un de ses bras pendait déchiqueté, se balançait au rythme de la marche ; sa tête portait un pansement, on ne voyait plus que les yeux ; son fusil était accroché en travers de sa poitrine. Il remontait la rue principale, restant toujours exactement au milieu de la chaussée, dans un uniforme fait des restes de plusieurs uniformes ; ses bottes étaient bourrées de paille ; sur son dos pesaient une fourrure de renard et une peau de mouton ; et tandis que le garçon pensait que l'homme allait à tout moment tomber mort, celui-ci marchait toujours, comme s'il avait encore quelque chose à accomplir. Ensuite, la rue fut vide ; on entendit un bruit de broiement ; tout en bas émergea le premier tank américain. Le garçon alla se tapir sur le palier pour ne pas apparaître comme un franc-tireur. Le palier était plein de gens qui avaient fourré en toute hâte le portrait du Führer et les petits fanions à croix gammée et *Mein Kampf* dans leurs poêles. Comme ils ne pouvaient plus crier *Heil Hitler* pour expectorer leur peur, ne pouvaient plus s'unir invinciblement en criant un *Sieg Heil*, ils restaient les uns à côté des autres dans une angoisse muette ; il y avait longtemps qu'ils ne s'étaient plus sentis aussi solidaires et abandonnés de Dieu. Ils n'osaient pas se regarder entre eux, ils fixaient les dessins de la tapisserie ou le motif du carrelage comme s'il y avait eu là un ordre nouveau à déchiffrer. La haine leur serrait la gorge, la pitié d'eux-mêmes leur arrachait des larmes. Hier

⁶ Trad. fr. Nicole Casanova, Paris, Albin Michel, 1997.

encore on avait devant les yeux la « victoire finale » prédite avec certitude, maintenant on se trouvait devant la défaite humiliante qui anéantissait toutes les valeurs sacrées ; on était livré à l'ennemi pour le meilleur et pour le pire. Les visages se pétrifiaient au fur et à mesure que se rapprochaient les tanks, les corps se tordaient dans des crampes péniblement réprimées qui faisaient trembler les genoux. Monsieur Hatzelberger perdit toute contenance, réclama en criant un drap de lit, son épouse déplora la honte en gémissant ; elle se trouva soudain face à un noir qui se dressait dans l'embrasure de la porte ouverte, un pistolet-mitrailleur en joue ; elle poussa de grands cris ; le noir lui tira la langue ; elle s'évanouit ; le noir ricana et, tourné vers le garçon, se frappa le front de l'index.

Toute la ville était empaquetée dans des draps blancs, prête pour une noce virginale avec les nouveaux souverains. On s'était rendu, le cœur sur la main, on attendait, humble et obéissant, les nouveaux commandements. À tous les balcons, fenêtres, hampes de drapeaux, pendaient des draps blancs ; ils se gonflaient dans le vent du matin comme si la ville venait de faire une grande lessive. À la vitrine de la librairie étaient exposés, à l'endroit où se trouvaient autrefois les livres du parti national-socialiste, de petites brochures intitulées *Do you speak english ?*

Il était là maintenant l'ennemi qui combattait sans pitié, qui voulait les asservir sans aucun égard comme on le disait à la radio, qui voulait faire d'eux des esclaves destinés à mourir atrocement de faim. Il était là maintenant cet ennemi et il distribuait du chocolat et des chewing-gums, sommeillait au soleil, écoutait de la musique et battait la mesure avec le pied. Tel qu'on les voyait ces Américains, ce n'étaient pas de vrais soldats ; c'étaient indubitablement les fils de Glenn Miller et de Louis Armstrong. Le garçon venait souvent au bord du ruisseau derrière la caserne. Un après-midi, quelqu'un fit passer le disque *West End Blues*. Le temps s'arrêta lorsque retentit la première note de la longue introduction jouée par le cornet de

Satchmo. Le garçon aurait pu rester là éternellement : c'était la paix, un mot qui était jusqu'à présent sans contenu pour lui ; il ne savait pas ce qu'était la paix, il n'avait jamais connu de paix ; il devinait juste, en cette heure, tout ce que ce mot pouvait signifier. Il respirait à fond, restait couché sur le talus et espérait que le soldat n'enlèverait jamais le disque...

Les dirigeants du monde se penchèrent avec des regards soucieux sur la carte de l'Allemagne, y tracèrent des traits, s'adosèrent de nouveau à leurs chaises, et ils virent que cela était bon et, au lever du soleil, la ville se retrouva en zone russe. Les Américains se retirèrent, l'Armée rouge entra dans la ville. Et de nouveau tout le monde se tint avec prudence dans les entrées des maisons et eut peur. Dans la librairie, on vit de minces brochures intitulées *Russe pour débutant*. Par-dessus les instructions en anglais et en allemand du gouvernement militaire américain restées collées sur les murs, étaient à présent collées les instructions en russe et en allemand du gouvernement militaire soviétique.

Maria et quelques femmes essayèrent pendant plusieurs jours de trouver un chemin pour passer la frontière qui n'était pas encore marquée et furent découvertes par une patrouille russe. La fureur de Maria et la déception des femmes devant l'échec de leur plan leur donnèrent l'énergie d'organiser une manifestation. Les nombreuses femmes de différentes régions d'Allemagne qui avaient échoué dans la ville en parcoururent les rues en criant, restèrent des heures devant la *Kommandatoura*, recommencèrent chaque jour. Enfin le bruit se répandit, confirmé sans cesse et toujours plus certain : un train allait partir.

Le train s'arrêta en rase campagne : ils durent descendre ; une route conduisait dans la forêt ; on ne voyait la route que parce que s'y trouvait une foule sans fin de gens en rangs serrés, empaquetés dans d'épais manteaux et foulards et bonnets, êtres humains emmaillotés comme des momies, qui avançaient

pas à pas avec leurs bagages. Ils rejoignirent les rangs et au bout de quelques heures se trouvèrent sur une colline qui devait être la frontière de la zone russe, face à l'activité de soldats russes qui contrôlaient minutieusement et avec méfiance les papiers, contrôlaient les bagages, contrôlaient les êtres humains. Un grand nombre d'entre eux durent sortir de la file humaine avec leurs affaires, durent se placer sur le côté, n'eurent pas le droit de franchir la frontière, pourquoi, personne ne le savait.

« *Davai!* », enfin le mot salvateur et la joie de franchir la frontière. Soudain ils se trouvèrent devant la montagne la plus abrupte que le garçon ait jamais vue. Une colonne humaine la gravissait pas à pas. La montagne devenait de plus en plus haute et abrupte, le chemin s'allongeait à chaque mètre que l'on franchissait. Au bord de la route, des paysans, alignés comme des démons taillés dans la pierre, suivaient du coin de l'œil le cortège humain, regardaient fixement les bagages qui étaient parfois jetés, des affaires traînées Dieu savait depuis quand, sacrifiées à cette montagne afin d'atteindre vivant le sommet. À chaque mètre vers l'amont, de plus en plus de bagages gisaient dans le fossé, des carrioles renversées, abandonnées, sans maîtres ; les paysans s'animaient soudain brusquement et en bandes, comme les ombres de grands animaux chassant leur proie, arrachaient les ficelles, fouillaient dans les valises, cherchaient des radios, des coffrets d'argenterie, des bijoux, des draps, jetaient le reste dans la boue. Leurs femmes emportaient le butin conquis, tandis que les hommes guettaient la prochaine carriole, les valises de cuir, les montres, et piétinaient dans le fossé les photos et les souvenirs.

Quand le garçon revint à lui, il était enfoncé jusqu'aux genoux dans la boue d'un camp pour réfugiés, un trou boueux dans lequel des créatures à formes humaines rampaient à quatre pattes comme des sauriens antédiluviens. Plus tard, il fut incapable de dire combien de jours et de nuits ils étaient restés

à croupir, Maria et lui, dans la boue de ce camp ; ils furent tous épouillés et désinfectés ; les gens, blancs comme neige, couraient dans la boue visqueuse qui recouvrait la terre comme des glaires, blancs comme neige avec des cheveux blancs comme neige, comme les masques d'un carnaval mortel.

Ils prirent de nouveau un train, roulèrent longtemps, jour et nuit. Le voyage prit fin à la lisière de Düsseldorf. Ils descendirent du wagon de marchandises où ils avaient voyagé. Des policiers et des soldats britanniques les arrêtaient : accès interdit, l'accès à la ville était interdit. Maria inventa un logis qui l'attendait. Elle imagina et mentit et parla avec une telle force persuasive qu'ils purent continuer leur chemin. Suivant le vague souvenir d'anciennes enfilades de rue à travers les ruines d'une ville passée, seul le but tout proche les tenait encore debout : la famille dont ils ne savaient pas si elle vivait encore. Maria cherchait des signes à la craie sur les maisons incendiées, obtint des indications de gens qui regardaient par les soupiraux des caves, trouva une inscription sur une poutre en fer, promena la lueur de sa lampe de poche à travers de sombres murailles. Et soudain, le garçon les vit tous dans leur cave. Il vit les dures rides sur le visage de son père, il vit Finn dont les cheveux noirs étaient blancs à présent, il vit Elisabeth en guenilles avec sa tête tondue à ras, il vit Gustave qui avait étendu sa jambe : la blessure était ouverte, elle scintillait rouge sang à la lueur des bougies. « Nous sommes à la maison », dit Maria.

3) Extrait du roman de Dieter Lattmann, *Les Frères*⁷

En décembre 1945, Jonas profita de l'amnistie accordée en zone d'occupation britannique aux prisonniers de guerre les plus jeunes et rentra à Goslar. Désormais tout était soumis aux ordres des vainqueurs qui évoluaient dans la ville comme s'ils voulaient y rester éternellement. Il y avait énormément

⁷ *Die Brüder*, Francfort/Main, Fischer Taschenbuch Verlag, 1988, pp. 190-191, adaptation française T. Feral.

d'interdictions. Par exemple, sortir la nuit, former des groupes dans la rue, avoir une activité politique non autorisée par la puissance occupante, éditer des écrits sans licence. À Yalta puis à Potsdam, lors de deux sommets tenus en février et juillet 45, les Alliés avaient décidé de punir les responsables de la furie criminelle du troisième Reich. Jonas lut les dispositions prises, pour autant qu'elles aient été publiées par la presse. Il s'agissait de purger l'appareil d'État, la vie politique, économique et culturelle, de tous les coupables d'activités nazies. Mais comment s'y prendre ? Pour occuper tous ces postes rendus vacants, les anciens détenus des camps de concentration n'étaient pas assez nombreux. Il n'y avait pas assez de persécutés et de résistants social-démocrates, communistes ou démocrates conservateurs pour combler tous les vides. Certes, ceux qui offraient leurs services à la puissance occupante, rejoignaient aussitôt le service public. Mais pour certaines fonctions plus exigeantes, on ne disposait pratiquement que d'hommes et de femmes qui avaient servi Hitler en tant que fonctionnaires ministériels, enseignants de lycée, officiers d'état-major, dignitaires religieux, membres de la police criminelle, universitaires ou maires. Pourtant le programme des Alliés respecta dans l'ensemble le dispositif qu'ils s'étaient fixés. « Dénazification » ; « Chambres juridictionnelles de dénazification » en zone américaine ; « Tribunaux de dénazification » en zone britannique ; classement de la population en cinq catégories, à savoir « Coupables », « Impliqués », « Moins impliqués », « Suivistes », « déchargés d'accusation ». En zone soviétique, on parlait de « Criminels en chef », de « Criminels de premier degré » et de « Criminels de second degré ». Les « Mesures expiatoires » adoptées étaient l'internement, la prison, et pour les cas moins graves une peine de travail collectif ou l'interdiction professionnelle. Pour l'occupant, la question primordiale était de savoir qui relevait de telle ou telle catégorie ? C'est ainsi que tout un peuple fut passé au crible.

4) Extrait du récit de Anna Seghers, *L'Homme et son nom*⁸

Courant 1946, un soldat du nom de Hermann Müller qui, avant la guerre, avait été plombier, s'en revint sain et sauf dans son pays natal. Il avait survécu à un tas de dangers qui avaient failli lui coûter la vie, entre autres deux graves blessures. Il se réjouissait de revoir sa famille et de reprendre son métier. La petite ville où il croyait qu'il allait retrouver tout cela se situait à une heure de Berlin. Bien que, par expérience, Hermann Müller n'ait pas ignoré ce que signifiait pour les habitants et les maisons le fait d'avoir été au cœur d'une zone où les combats avaient fait rage, il fut saisi d'effroi à la vue de ce qui restait de la petite ville. De sa maison ne subsistaient que quelques piliers et un mur de soubassement. Les décombres, dans lesquels étaient enfouis son atelier et peut-être aussi sa famille, remplissaient pratiquement le cratère d'obus qui remplaçait la maison. Quelques survivants se traînaient ça et là au milieu des ruines de la ville. Dans leur désarroi, ils étaient incapables de se souvenir de Hermann Müller, et lui non plus ne les reconnaissaient pas. En vérité, il n'était plus à même de se rappeler quoi que ce soit.

C'est pourquoi on s'explique mal comment il finit par arriver à Berlin. Vraisemblablement en suivant un flot de réfugiés. Toujours est-il qu'il se retrouva dans la cour d'un immeuble à proximité de l'Alexanderplatz. De cette cour partait un chemin en galerie qui traversait les ruines — en partie calcinées, en partie couvertes de papiers peints multicolores — d'un autre bâtiment effondré. Il menait dans une deuxième cour. Il suivit quelqu'un qui cherchait quelqu'un, et déboucha au milieu des ruines derrière la deuxième cour.

Là, son regard s'arrêta sur un type enfoui jusqu'à la poitrine dans le trou d'une cave qui s'évertuait à redresser un tuyau en ferraille posé devant lui à même le pavé de la cour. Hermann

⁸ Trad. fr. Thierry Feral, in *Contre la vie mutilée*, Paris, L'Harmattan, 2008.

Müller se pencha et se mit à la besogne pour aider l'homme à redresser le tuyau. C'est ce tuyau tordu et donc le souvenir confus de son métier qui empêchèrent le plombier abandonné de Dieu et des hommes de sombrer dans l'abîme de la folie. Au lieu de reprendre le tuyau redressé, le type du trou chercha à y encastrier un autre tuyau plus fin qui était lui aussi plutôt en mauvais état. Ce faisant, il incita Hermann Müller à reprendre les gestes dont il avait la maîtrise et qui autrement auraient été engloutis dans sa raison avec son passé désintégré.

Bientôt les gens qui logeaient tout autour de la cour surent qu'ils avaient parmi eux quelqu'un qui était susceptible de réparer les objets en ferraille et en zinc. Ils avaient tous besoin de presque tout puisque presque tout avait été détruit, et on trouvait dans les ruines plein de choses qui pouvaient servir. Seul, Hermann Müller n'aurait pris aucune initiative car il était trop anéanti pour cela. Mais il faisait ce qu'on lui demandait de faire.

**5) Extraits des romans autobiographiques de
Walter Kolbenhoff,
Retour en terre étrangère
et *Au 48 de la Rue Schelling*⁹**

C'est ainsi que se présentait Munich en janvier 1947. Bien qu'en ruines pour une bonne part, la ville n'était pas radicalement défigurée : l'imposante cathédrale avec ses deux tours en dôme était toujours debout ; l'hôtel de ville gothique avait été épargné de la destruction ; sous les ponts, les eaux vertes de l'Isar coulaient imperturbablement vers le septentrion. La moitié de la population était maintenant composée de gens venus d'ailleurs, ce qui irritait au plus haut point les autochtones. Ils vivaient comme des sardines dans leurs logements délabrés et passaient leurs journées à pester. Ils ne mangeaient pas à leur faim, ils n'avaient rien à fumer ;

⁹ Trad. f. Thierry Feral, in Walter Kolbenhoff, *Morceaux choisis*, Paris, L'Harmattan, 2004.

l'existence avait perdu tout attrait. Ils ne cessaient d'évoquer rageusement les temps bénis où la bonne bière coulait à flot et où leurs concitoyens n'avaient rien de commun avec ceux d'aujourd'hui. Lorsqu'ils disaient « À l'époque... », leur regard s'emplissait de nostalgie et de tristesse. Mais comme ils étaient réduits à l'impuissance, ils rongeaient leur frein et maudissaient le sort pour conjurer leur désenchantement du monde. Les nouveaux venus logeaient entassés dans des chambres, des baraques ou des salles communes surpeuplées et lugubres. Eux aussi ne faisaient que parler de leur existence avant la catastrophe, et lorsqu'ils disaient « À l'époque... », il n'était pas rare qu'ils fondent en larmes. Leurs habitudes et leur dialecte trahissaient d'emblée leur origine. Ils ressentaient cruellement l'animosité constante des autochtones. Mais comme ils n'avaient pas demandé à se trouver là et ne pouvaient aller nulle part ailleurs, ils finirent par en prendre leur parti.

Tous se retrouvaient mêlés dans les files d'attente devant les magasins, dans les couloirs des administrations, dans les tramways bondés. Tous partageaient la même galère. Et pourtant : nul contact ne s'établissait entre eux ! La marée humaine déferlait dans les rues poussiéreuses. Tous portaient les stigmates des meurtrissures subies durant les dernières années.

Dans cette ville, rares étaient les jeunes femmes dont les bas n'étaient pas reprisés ; les hommes portaient leur casquette de soldat et leur uniforme transformés pour la vie civile ; les invalides se traînaient clopin-clopat sur leurs béquilles de métal étincelantes ; des enfants blafards rêvaient d'un quignon de pain et d'un verre de lait. Là où de rutilantes vitrines avaient précédemment exercé leur séduction, on se retrouvait face à un trou béant et sinistre. De redoutables mastodontes grisâtres et rugissants déboulaient à toute vitesse sur l'asphalte, soulevant des tourbillons pulvérulents. Les chauffeurs yankees, la cigarette au bec et rigolards, se saluaient dans leur idiome. Les

mastodontes laissaient derrière eux d'épais nuages noirâtres qui empestaient le gazole.

Oui, c'est ainsi que se présentait Munich. Au marché des denrées alimentaires, on avait annoncé un arrivage de poisson : les femmes allaient y faire la queue dès la nuit pour être les premières à l'ouverture. Sur les palissades étaient apposées des affiches promettant d'alléchantes récompenses pour quiconque aiderait à l'arrestation d'un meurtrier ou d'un saboteur. À la gare, on pouvait se procurer des costumes, des souliers, de la farine, du lard, des cigarettes, et même des autorisations spéciales. Il y avait là des hordes de trafiquants, des garçons en provenance de Hambourg, de Berlin, de Leipzig, de Varsovie. Dans leur sillage rôdaient des filles qui s'accommodaient de leur syphilis comme d'autres le font pour leurs jambes arquées. Au milieu de la poussière des ruines, d'anciens hauts fonctionnaires et officiers de carrière trimaient en compagnie de leurs épouses ; ils récupéraient dans les démolitions les pierres en bon état puis se les passaient à la chaîne avec tout autant de précaution que s'il s'était agi de pierres précieuses ; en bout de chaîne, les pierres étaient empilées sur un camion pour être transportées vers une destination inconnue. Au petit matin, les ouvriers arrivaient à l'usine de mauvaise humeur et la faim au ventre ; ils faisaient leurs huit heures de mauvaise humeur et la faim au ventre ; ils rentraient chez eux de mauvaise humeur et la faim au ventre ; leur femme leur mettait sous le nez quelques pattes cuites à l'eau en grommelant : « Pas la peine de beugler, mon vieux, c'est tout ce que j'ai trouvé ! »

Et pourtant, il y avait dans cette ville des restaurants où l'on pouvait manger et boire exactement comme avant la guerre ; et aussi des dames qui ressemblaient aux puttes parisiennes à l'époque de l'Exposition universelle en 1937 ; sans oublier le rire gras de ces nantis qui fumaient des cigares tout en dégustant du cognac.

Mais c'est ainsi que se présentait Munich. Durant cet été là, un soleil de plomb grillait les arbres en fleur et envoyait ses rayons dans les cratères de bombes. Si un orage éclatait la nuit, les plâtras détrempés dévalaient comme une coulée de lave les versants d'éboulis pour s'engloutir nonchalamment dans les bouches d'égout. Les vieilles gens avaient perdu tous leurs repères et ne comprenaient plus rien ; nombreux étaient ceux qui se terraient dans la désolation de leur tanière et y mouraient de faim.

Un jour, un fossile étique me prit à partie en pleine rue et profra d'une voix sifflante tout en me tendant une main décharnée que recouvrait un gant de dentelle crasseux : « Je suis l'épouse du général Busch ». Comme je ne daignais pas répondre, elle se mit à hurler : « Espèce de malotru, vous n'avez donc pas entendu ce que je vous ai dit ! Je suis l'épouse... » Et elle poursuivit son chemin en pleurant à chaudes larmes. Oui, c'est ainsi que se présentait Munich.

C'est pendant cette période qu'il me fut donné de faire la connaissance d'un pensionnaire du restaurant « L'Allotria ». Il portait un uniforme de la *Wehrmacht* usé jusqu'à la corde et parlait d'une voix étrangement aigre et éraillée. « Appelez-moi Paul », me dit-il, et il se mit à me raconter par le menu qu'il avait avant la guerre dirigé une maison d'édition spécialisée dans le théâtre. Il avait énormément voyagé à Paris, à Londres, à Berlin, pour obtenir les droits de nouvelles pièces. Si maintenant la voix aussi enrouée, c'est qu'il avait eu un cancer du larynx. Il ne pouvait plus manger que des œufs crus et du miel. Mais où en trouver ? Alors, comme aucune autre nourriture ne passait, il se ruinait en schnaps. La tumeur rétrécissait son œsophage de jour en jour. Tout en discutant, il tentait d'avaler de temps en temps une bouchée de choucroute qu'il devait généralement aussitôt recracher dans son mouchoir en se confondant en excuses et en montrant sa gorge.

Je me pris d'amitié pour lui. Je lui proposai à plusieurs reprises de nous rencontrer chez moi, mais ce fut à chaque fois un refus : il ne souhaitait s'entretenir avec personne d'autre que moi, pas même avec ma femme Isolde. Il me parla de ses amis, Erich Mühsam, Oskar Maria Graf, Frank Wedekind. « C'en est fini de la magie de Schwabing, soupira-t-il, tout ça c'est du passé ! Cette ordure de Hitler et sa guerre ne se sont pas contentés de réduire notre pays en cendres, ils ont détruit les âmes. Cette Deuxième Guerre mondiale, ce troisième Reich ont précipité l'humanité dans une apocalypse dont elle ne se relèvera jamais ! La poésie a vécu ! Comment se sentir inspiré après tout ce qui s'est passé ? La musique s'est volatilisée ! Qui osera peindre un tableau après Auschwitz ?

Je ne le vis plus de quelques semaines et finalement, la serveuse me rapporta qu'elle avait entendu dire qu'il avait été transporté d'urgence à l'hôpital et y était mort dans l'heure. Crevé comme un chien ! Personne sur sa tombe ! J'éprouvai l'horrible sentiment de l'avoir trahi !

Au début de l'automne de cette même année où mourut cet homme qui m'avait affirmé que c'en était à tout jamais fini de la poésie, le *Groupe 47* vit le jour : je fis partie de ses membres fondateurs...

6) Extrait du recueil de nouvelles autobiographiques de Stephan Hermlin, *Dans un monde de ténèbres*¹⁰

1948. Chemnitz. Je reviens dans cette ville qui n'existe pour ainsi dire plus. Car une guerre est passée sur elle juste avant de se terminer. Près d'un millier d'avions ont répandu sur elle pendant vingt minutes un tapis de bombe. On a déblayé les décombres. La ville n'est qu'un vide où se relèvent ici et là des groupes de maisons. Je ne me retrouve plus dans cette ville où je suis né, dont je connais encore quelques noms de rue que je

¹⁰ Trad. fr. Anne Gaudu, Paris, Presses d'aujourd'hui, 1982.

ne peux plus trouver, ni les noms ni les rues. La rue sur la colline où j'habitais il y a vingt ans est détruite en majeure partie. Je ne trouve de la maison de ma grand-mère que des débris éparpillés et je suis étonné de voir qu'il reste si peu de chose d'une aussi grande maison. Quelques arbres d'autrefois sont là. Mais la lumière sur eux a disparu. Un homme me regarde d'une fenêtre ; il rentre dans la pièce comme je réponds à son regard. La place triangulaire m'apparaît plus petite. La villa des Scholwin a été détruite par le feu. Je me demande ce qui a changé ainsi sur la place et je ne découvre la raison qu'au bout d'un certain temps : il ne reste plus rien de la synagogue, pas le moindre vestige, une pelouse s'étale à son emplacement, si bien tondue que c'en est inconcevable. Jamais il n'a pu y avoir là autre chose.

7) Extraits du roman autobiographique de Leonhard Frank, *À gauche à la place du cœur*¹¹

À son retour d'exil fin 1949, Michael passa sa première nuit en Allemagne à Aix-la-Chapelle puis alla se renseigner à la gare sur le meilleur train pour aller à Würzburg. À la librairie, une cabane en planches avec un plateau de bois sur des tréteaux, il demanda ses livres en souriant. Il cita quelques titres. Le jeune libraire ne connaissait ni les titres des livres ni le nom de Michael. Dans le pays de sa langue, ses livres avaient été interdits et brûlés. Les lecteurs allemands de moins de quarante ans ne savaient rien de lui. Hitler l'avait vaincu. Dans son appartement new-yorkais, quand il avait imaginé Würzburg en ruines, sa ville natale avait surgi immédiatement de son gigantesque tas de ruines grises pour se dresser à nouveau dans toute sa splendeur. En voyant l'horrible réalité, il ne put que se dire : « On ne pourra plus reconstruire Würzburg ». En marchant dans les rues tortueuses délimitées par les restes de la ville morte comme au milieu d'un antique cimetière aux pierres délabrées, il eut le sentiment que sa ville n'existait plus.

¹¹ Trad. fr. Gérard Brousseau, Grenoble, PUG, 1992.

Le mot « inconsolable » prit pour lui son sens le plus cruel. Le maire vint le saluer à son hôtel. En dehors de cette démarche amicale, un silence particulier se fit autour de lui qui, au bout de dix-sept ans, avait été impatient de revoir sa ville. Il provoquait l'indignation. On l'accusait d'avoir diffamé Würzburg et ses habitants dans son roman *Les Disciples de Jésus* qui venait tout juste d'être publié et que le journal local avait passé sous silence. Michael se refusa à demande à ces messieurs du journal et aux gérants de l'honneur municipal si c'était un crime et une calomnie à l'égard de la ville que de dénoncer les horreurs du régime nazi et de souligner que c'était un mensonge de prétendre comme on le faisait dans le monde entier que le peuple allemand dans son ensemble était coupable de ces infamies. Il se refusa à expliquer aux gardiens de l'honneur de Würzburg que le coupable c'est le meurtrier et non celui qui l'accuse de meurtre. Michael avait écrit à la gloire de Würzburg trois romans parus dans toutes les langues européennes. Des piles de lettres qu'on lui avait écrites de tous les pays d'Europe apportaient la preuve que des milliers d'étrangers avaient été incités par la lecture de ses livres à venir visiter la ville et à y chercher ce qu'ils avaient lu. On semblait refuser d'admettre que le crime le plus abominable de toute l'histoire de l'humanité avait déjà coûté la vie à six millions de juifs quand Michael avait commencé à l'écrire. Or, n'importe lequel de ses concitoyens, qui aurait lu *Les Disciples de Jésus* sans faire preuve de malveillance, ne pouvait que dire que l'auteur ne stigmatisait ni la ville ni ses habitants mais les monstres sanguinaires du régime nazi. Prendre ces derniers pour cible, et personne d'autre, telle était la mission que lui avait dictée sa conscience et il aurait pu tout aussi bien prendre n'importe quelle ville allemande pour y situer son action. Ce qui le révoltait, c'était l'audace honteuse dont on faisait preuve en osant accuser quelqu'un comme lui — que ce soit lui-même ou un autre — compte-tenu de la culpabilité criante du nazisme dont les responsables civiles et militaires avaient sévi à Würzburg comme ailleurs. Ce fut la bassesse aveugle s'érigeant en juge à l'encontre de gens comme lui qui gâcha

son séjour dans sa ville natale. Il décida de s'installer à Munich où il continua à rédiger le présent roman, *À Gauche à la place du cœur*.

Par une nuit calme, Michael se pencha sur sa vie qui fut celle d'un écrivain engagé dans la première moitié du vingtième siècle à l'histoire tumultueuse. Il s'est occupé de choses qui ne le regardaient pas et il est convaincu que ceux qui ne le font pas perdent leur dignité et commettent un suicide moral. « Quelles conclusions tirer de mon vécu ? », se demanda Michael. Il sait que l'homme possède désormais les moyens de s'anéantir lui-même et que s'il le fait, il aura apporté la preuve qu'il fut dès l'origine une créature ratée au génie pervers. Mais Michael croit en l'homme. Il croit que l'homme est capable d'être humain et qu'il le sera dès lors que rien ne le contraindra à être inhumain. Il croit à l'homme car il croit au regard de l'enfant innocent.

Association Amoureux d'Art en Auvergne, 2013

Centre municipal Jean Richepin, 21 rue Jean-Richepin, 63000 Clermont-Fd.

www.quatre.com